

**Frank Harris**

# **LA BOMBE**

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Anne-Sylvie Homassel

La dernière goutte

## CHAPITRE I

« *Suis ton chemin ; que ton esprit te guide –  
La Vérité, n'aie crainte, te donnera la liberté*<sup>1</sup>. »

**J**E M'APPELLE RUDOLPH SCHNAUBELT. C'est moi qui ai lancé la bombe qui tua huit policiers et en blessa soixante à Chicago, en 1886. À présent je vis ou plutôt languis à Reichholz, en Bavière, où je me meurs de phtisie sous un nom d'emprunt, l'esprit enfin en paix.

Mais ce n'est pas de cet individu à bout de course dont je veux parler. L'hiver dernier m'a glacé jusqu'aux os ; mon état n'a fait qu'empirer dans ces haïssables rues bavaroises, blanches et larges, cuites par le soleil et balayées par les vents de glace descendus des Alpes. Bientôt, la nature ou les hommes disposeront à leur convenance de mes déchets.

Avant de partir, cependant, il est une tâche que je dois accomplir, une promesse qu'il me faut tenir. Il m'échoit de conter l'histoire de celui qui sema la terreur dans toute l'Amérique, le plus grand homme qui ait à mon sens vécu ; rebelle-né, assassin et martyr. Si je puis dresser un

---

<sup>1</sup> Geoffrey Chaucer, *Vérité*. (NdT)

portrait exact de Louis Lingg, l'anarchiste de Chicago, tel que je l'ai connu, si je puis montrer son corps, son âme et sa puissante volonté, j'en aurai plus fait pour le genre humain que le jour où j'ai lancé la bombe...

Comment la raconter, cette histoire ? Est-il possible de dépeindre en mots un grand homme d'action, ses lucides évaluations des forces en présence, son jugement infaillible, sa souplesse de tigre ? Le mieux que je puisse faire, c'est de commencer par le début et d'écrire les choses avec simplicité et sans mentir.

– La vérité, me dit Lingg un jour, est d'une certaine manière le squelette de toutes les grandes œuvres d'art.

De surcroît, la mémoire est en elle-même une artiste. Tout cela s'est passé il y a bien longtemps ; au fil des années, on oublie les détails futiles pour ne plus se souvenir que de l'essentiel.

Il ne devrait pas m'être bien difficile de décrire cet homme-là. Pour autant, je ne prétends pas être si habile styliste ; mais j'ai lu quelques-uns des grands auteurs et sais comment ils tracent leurs portraits. L'excellence du modèle – le meilleur qu'eut jamais écrivain – compensera amplement l'éventuelle faiblesse de ma plume. Seigneur ! S'il pouvait apparaître devant moi à l'instant, me regarder de ses yeux singuliers et me tendre les mains, je quitterais ce lit et recouvrerais la santé, me débarrasserais de ces toux et suées, de cette mortelle fatigue – et de tout le reste. Il y avait en lui assez d'énergie vitale pour ressusciter les morts, assez de passion pour cent...

Il m'a tant appris, oui, tant appris ; plus encore, chose étrange à dire, après que je l'eus perdu. Dans ma solitude

de ces derniers mois, j'ai beaucoup lu, beaucoup réfléchi ; et tout ce que j'ai lu a été illuminé par ses paroles ; elles me revenaient à l'esprit et, des ténèbres, surgissait le sens. Je me suis souvent demandé pourquoi je n'avais pas jugé telle ou telle de ses expressions à leur juste valeur lorsque je les avais entendues. La mémoire cependant les a précieusement conservées ; lorsque le temps est venu (mais plus que le temps, c'est moi qui ai mûri), je me les suis rappelées, j'ai compris leur sens ; il est la source unique de ma maturation.

Le pire est qu'il me faut tout d'abord parler de moi, des premières années de ma vie, ce qui n'a guère d'intérêt. Mais j'y suis bien forcé, car je suis, après tout, le miroir dans lequel le lecteur verra Lingg. Ce lecteur, je veux qu'il soit certain que le miroir est net, pour le moins, et qu'il ne déforme pas la vérité ni ne la défigure.

Je suis né dans les environs de Munich, dans le petit village de Lindau. Mon père était Oberfoerster, c'est-à-dire forestier en chef. Ma mère mourut jeune. Je fus élevé assez sainement, à la rude manière qui prévalait alors dans les hautes terres de l'Allemagne. À six ans, j'allai à l'école du village. Comme j'étais mieux habillé que la plupart des autres écoliers et que j'avais, de temps à autre, quelques pfennig à dépenser, je me croyais supérieur à mes condisciples. Il est vrai que jamais le maître ne me frappait ni ne me grondait. Quel horrible petit snob devais-je faire ! Je me souviens que j'aimais beaucoup mon prénom, Rudolph. Parbleu, c'était un nom de prince ! Mais je détestais mon patronyme de Schnaubelt que je trouvais banal et vulgaire.

À l'âge de douze ou treize ans, j'avais appris déjà tout ce que l'école du village pouvait m'enseigner. Mon père souhaitait que j'aille à Munich, au lycée, même s'il répugnait à payer les dépenses que cela entraînait. Lorsqu'il n'était pas au travail ni occupé à boire, il me rebattait les oreilles des valeurs toutes matérielles de l'éducation, et j'étais assez disposé à le croire. Il ne me démontra jamais beaucoup d'affection : je ne fus donc pas mécontent de découvrir un monde plus vaste et de faire usage de mes ailes pour un vol au long cours.

Ce fut à cette époque-là, à peu près, que je me découvris sensible à la beauté de la nature. Notre vallée, se poursuivant vers le sud, débouchait sur la plaine, laquelle, jusqu'à Munich où portait le regard, était parée de couleurs que bariolaient les cultures en pleine croissance. Un soir, soudain, mes yeux se dessillèrent. Je vis la montagne et son manteau de pins, les basses terres d'un bleu brumeux, le halo doré du soleil couchant – et contemplai tout cela avec une admiration perplexe.

Comment avais-je pu jusqu'ici ne pas voir leur beauté ?

Puis j'allai en effet au lycée. Je dus y être appliqué et docile : nous autres Allemands avons ces vertus ovines dans le sang. Mais dans mes lectures grecques et latines, je rencontrais des pensées et des penseurs ; puis Heine enfin, le poète, me secoua ; éveillé, je remis en question tous les contes de fées de l'enfance. Heine fut mon premier professeur ; j'appris plus de lui que d'aucune de mes classes. Ce fut lui qui m'ouvrit la porte du monde moderne. Vers dix-huit ans, j'en eus fini avec le lycée

et le quittai, tel Bismarck avant moi – disait-il –, libre-penseur et républicain.

Lycéen, je passais mes vacances à Lindau, chez nous ; mon père cependant me rendait la vie de plus en plus dure. Il travaillait toute la journée. Ah, il travaillait, oui, je dois lui reconnaître cela. Mais je n'étais pas seul à la maison, où demeurait notre servante, laquelle se haussait du col. La pauvre fille, j'imagine qu'elle avait ses raisons pour se comporter ainsi. À l'époque, je n'appréciais guère la chose et lui reprochais ses manières, prétentieux que j'étais. Chaque fois que j'avais un différend avec Suesel, j'étais assuré de me disputer ensuite avec mon père lequel, surtout lorsqu'il avait bu, ne mâchait pas ses mots. Apparemment, je l'agaçais ; nous étions, intellectuellement, à l'opposé l'un de l'autre. Même lorsqu'il trichait – ou commettait de pires crimes – il était cependant luthérien dévot et la servilité qu'il démontrait à ses supérieurs n'avait d'égale que la dureté avec laquelle il traitait ses inférieurs. Sa crédulité et son obséquiosité heurtaient autant ma dignité toute récente de jeune homme que sa cruauté envers ses subordonnés ou que ses accès de bestiale ivrognerie.

Pendant quelques tristes mois, je ne sus que faire. J'étais fort orgueilleux et incroyablement fier de ma petite personne et de mes maigres succès scolaires : mais quel chemin prendre, quelle profession choisir ? Je n'en avais aucune idée. De surcroît, l'obstacle de l'année de service militaire me séparait encore de cet avenir. La seule pensée de cet esclavage me semblait plus haïssable que les mots ne peuvent le décrire. J'abhorrais l'uniforme, livrée du